

PREFACE

L'erreur judiciaire est un des pires cauchemars que puisse vivre l'être humain. Parfois, avant même d'être jugée, la victime est clouée au pilori par une personne qui a revêtu le costume de juge. Le plus souvent, malgré la présomption d'innocence que lui garantit la loi, elle est placée en détention préventive et devient la cible de la vindicte populaire, qui enfle aussi vite qu'un ouragan destructeur.

Lorsque deux kamikazes se sont fait exploser à l'aéroport de Zaventem le 22 mars 2016, les images des caméras de surveillance ont révélé la présence d'un troisième homme qui, lui, était toujours en liberté. C'est celui que très vite, la presse a nommé « l'homme au chapeau ». Deux jours après le drame, la police a arrêté Fayçal C., convaincue qu'elle tenait son homme. Fayçal n'était pas présent à Zaventem le jour des attentats, mais son visage ressemble étrangement à celui de « l'homme au chapeau » et on l'a surpris à la station « Maelbeek » deux jours après le drame. Comme il est bien connu que l'assassin revient toujours sur les lieux de son crime, il n'en a pas fallu plus pour se convaincre que Fayçal C. était bien l'homme recherché.

J'ai eu l'occasion de rencontrer Fayçal, qui m'a livré son témoignage. Soudaine, violente, son arrestation a été digne d'une série policière américaine. « Je ne savais pas ce qu'on me voulait » explique-t-il. « Personne n'a daigné me dire quoi

que ce soit. J'ai cru à une erreur, bien sûr, mais surtout, je me suis demandé ce qu'ils cherchaient. Quand on m'a débarqué au commissariat, j'ai exigé des explications. En réponse, j'ai reçu des coups dans les côtes et sur le visage. Un seul policier a enfin accepté me mettre au courant. Lorsqu'il m'a dit que j'étais soupçonné d'être « l'homme au chapeau », j'ai probablement eu une mauvaise réaction : je me suis mis à rire. Bien entendu, comme tout le monde, j'avais suivi les actualités. Mais cette accusation me paraissait tellement énorme... que j'ai ri. Ce réflexe nerveux a décuplé leur colère. C'est une pluie de coups qui s'est abattue sur moi. J'ai exigé la présence d'un médecin. On me l'a refusée. Quand ils se sont calmés, j'avais devant moi la photo de l'homme qu'ils recherchaient. S'il est vrai que son visage ressemble au mien, je leur ai fait remarquer que « l'homme au chapeau » semblait très costaud, que sa carrure était bien plus imposante que la mienne, qui est celle d'un gringalet. Personne n'a voulu prendre mon argument en considération. Les questions ont commencé à claquer :

— Où étais-tu le 22 mars vers neuf heures ?

— J'étais chez moi, dans mon appartement.

— Que faisais-tu à « Maelbeek » deux jours plus tard, avec un appareil photo ?

— Je suis journaliste indépendant : je couvrais l'événement.

— On ne te croit pas, ordure !

Les techniques de déstabilisation utilisées par la police sont variées. On m'a ordonné de me déshabiller complètement et de revêtir la combinaison orange vif des prisonniers de Guantanamo. On m'a laissé entendre que c'est là-bas que j'allais être détenu. Comme, malgré ce bluff, je n'avouais rien, on m'a encore rossé abondamment.

En prison, j'ai à nouveau demandé de voir un médecin. Le toubib qui s'est présenté à moi m'a signifié « qu'il ne soignait pas les types de mon genre, qu'il avait perdu une fille le jour des attentats ». Je passerai sur les vexations et autres humiliations que j'ai subies au cours de ma détention, mais je me suis juré de déposer plainte contre l'Etat belge ».

« L'homme au chapeau », - le vrai - a été arrêté un peu plus tard. Il s'agit de Mohamed Abrini, actuellement en prison. Fayçal a donc été libéré, mais bizarrement, sans la moindre raison, il est toujours inculpé à ce jour. Pire : chaque fois qu'une menace terroriste plane sur le pays, la police débarque chez lui à l'aube. Il se fait embarquer et les interrogatoires musclés reprennent. A sa connaissance, son unique tort est d'avoir un visage qui rappelle celui du terroriste Mohamed Abrini...

« Col blanc cassé » ne parle pas de terrorisme. Mais ce roman évoque, lui aussi, le tourbillon infernal qui emporte un homme accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, le délit de faciès, le peu de cas que fait la Justice de la présomption d'innocence. Il parle aussi des ravages que cause une simple rumeur malveillante, très vite gonflée par l'opinion publique, qui se sert des réseaux sociaux pour mieux écraser quelqu'un dont elle ignore tout. Il dénonce enfin les conditions épouvantables dans lesquelles vivent les détenus en attente de leur jugement, dans une prison qui n'a rien d'un palace.

Je remercie Fayçal C. pour son témoignage, ainsi que Luc, gardien de prison, et Hugues, avocat, pour leurs précieux renseignements. Je termine en précisant que « Col blanc cassé » étant un roman, je me suis autorisé à prendre quelques libertés, notamment vis-à-vis de ce qui concerne les procédures judiciaires habituellement suivies en Belgique.

Avril 1984

Avec un sourire complice, l'infirmière dépose le nouveau-né sur le ventre de madame Berger. Encore épuisée, la jeune maman rit de bonheur. Son petit Eric est magnifique : son front rouge qui se plisse lui donne l'air surpris d'être là, surpris d'être né. Ses lèvres fines veulent gober l'odeur de sa mère. L'accouchement s'est passé sans difficultés. A deux jours près, Eric est né à la date prévue.

Dans les heures qui suivent, c'est le défilé des proches, l'heureux papa qui a obtenu de quitter le bureau plus tôt, ses parents, ses beaux-parents, les cousins, les amis qui s'agglutinent autour du lit pour admirer le trésor. Ils poussent des exclamations attendries. Malgré la fatigue, la jeune maman remarque une grimace déçue qui barre le visage de sa belle-mère.

— Vous ne le trouvez pas mignon, belle-maman ? s'inquiète-t-elle.

— Oui, il est magnifique, mais vous n'aviez pas promis de l'appeler Juste, comme son arrière grand-père ?

— C'est un prénom un peu démodé, maman, répond doucement le jeune père.

La femme n'en croit pas ses oreilles. La mode est-elle donc plus importante que le souvenir d'un aïeul ? Elle ravale un sanglot et se penche à nouveau sur le berceau.

— Donc, ...ce n'est pas Juste ?

Le nouveau-né ouvre alors de grands yeux bleus, comme s'il voulait prendre part au débat. Puis, il se replonge dans le sommeil.

— Non, maman, confirme monsieur Berger. Il s'appelle Eric.

La femme pince les lèvres et se retire sans un mot, un oncle et une tante prennent sa place, et les clameurs émerveillées qui reprennent dissipent rapidement le malaise. Comme il a la bouche espiègle de son papa, l'adorable fossette de sa maman, le regard doux de la grand-mère maternelle et le menton volontaire du grand-père paternel, il sera aimé, choyé, porté aux nues. Eric Berger est un enfant bien né.

*

Claude de Lestienne a vingt-deux ans. Il y a trois mois, l'annonce du décès brutal de son parrain ne lui a fait ni chaud ni froid. Enfin, si : un peu chaud au cœur tout de même, puisque l'homme d'affaires léguait à son filleul la somme rondelette d'un million deux cent mille francs, de quoi réaliser son vieux fantasme : s'offrir une Jaguar Type E à injection, la voiture de luxe qui, bien que passée de mode, a toujours hanté ses rêves de petit garçon. Il a choisi le modèle blanc, plus chic selon lui ; de quoi en jeter plein la vue à ses potes de la Fac de Droit, à Louvain-la-Neuve. Pierre Torres, son ami de toujours, a été le premier à pouvoir poser ses fesses sur le siège passager du bolide. Pierre, la belle gueule, le séducteur au regard d'aigle, du bagout à revendre, le préféré de ces demoiselles, parmi lesquelles, pense-t-il, certaines ne fréquentent les audi-

toires que pour repérer les « bons partis ». Avec son humour et son sourire pour pub de dentifrice, Pierre Torres ne se prive pas d'exprimer tout haut les résultats de sa sélection.

— Tu vois, mon Claude, les deux jolies blondasses qui nous dévisagent comme si elles étaient en vitrine, tu peux les oublier. Aucune classe, aucune allure, les « belles sans cervelle », très peu pour moi ! En revanche, la châtaine assise sur le muret, qui fait semblant de réviser avec son air d'enfant sage, elle, je la trouve stylée. Qu'en penses-tu ?

— Oh ! moi, tu sais, les bonnes femmes ! lance mollement Claude en faisant bondir sa Jaguar.

Si chacun s'accorde à dire qu'avec son visage rond, un peu poupin, Claude de Lestienne présente un physique moins avantageux que son meilleur pote, un certain charme se dégage néanmoins de sa bouche ourlée et de ses yeux charbonneux un peu mélancoliques.

— T'es tout de même marrant, mon Claude ! Tu es tellement amoureux des belles bagnoles que tu en oublies les femmes !

— Tout juste ! répond Claude. Tu as sûrement observé la confusion volontaire des publicitaires quand ils évoquent la silhouette d'une voiture, sa ligne, et même sa docilité. Si tu y réfléchis bien, Pierre, il y a quelque chose d'érotique au moment où un homme pénètre dans une belle bagnole.

Pierre Torres éclate d'un rire tonitruant, presque couvert par le grondement du moteur.

— Alors là, tu m'excuseras, mon Claude ! Mais personnellement, au plumard, je préfère tâter la carrosserie d'une jolie brune que celle de la dernière Maserati !

Aux abords du campus, une dizaine d'étudiants dévisagent les deux garçons en train de s'extirper de la Jaguar. Les regards sont perplexes. Sans doute un peu d'envie, chez

quelques-uns. Mais la plupart sont apitoyés. Pierre Torres sait exactement pourquoi il a entrepris des études de droit. Fasciné depuis toujours par les procès difficiles, il s'est juré de défendre les grands criminels, les braqueurs, les ennemis publics. Moins par idéal que par défi, même s'il a toujours ressenti une inexplicable empathie pour ceux qui, un jour, se retrouvent seuls face à la justice. Le grand délinquant, lâché par les siens, le tueur en série, conquis par le peuple, toutes les causes perdues.

Les motivations de Claude de Lestienne sont plus floues. En fait, en dehors d'une collection de voitures de luxe, il n'entretient que très peu de rêves. La politique, un jour, peut-être... En réalité, Claude n'ose pas s'avouer que c'est surtout pour placer ses pas dans ceux de son meilleur ami qu'il a choisi cette branche. Et puis, le droit, ça en jette. Ça fait « futur riche ». Et l'argent, ça, Claude, il adore !

*

Septembre 1984

La jeune Catherine Mandrain se réveille tout excitée. Son oncle Rudy lui a promis un cadeau exceptionnel pour ses treize ans. « Treize ans ! Ce que je deviens vieille ! » songe-t-elle. En classe, elle n'a pas pu s'empêcher d'en parler avec sa gentille voisine de banc, Dolorès, qui l'a écoutée avec un bon sourire. Elle est sympa, Dolorès ! Toujours un mot gentil, et surtout, jamais jalouse. Pourtant, Catherine sait bien que sa voisine ne sera jamais gâtée par ses parents, simples ouvriers, ni par ses oncles, tous restés quelque part dans la campagne espagnole.

L'oncle Rudy a évoqué ce cadeau avec l'air de celui qui est certain de ne pas se tromper. Aucun risque donc pour qu'il débarque avec un infâme paquet rose, surmonté d'un nœud ridicule, contenant une poupée géante. D'ailleurs, il ne débar-

quera pas. Cette fois-ci, c'est Catherine qui se rend dans la belle propriété de l'oncle Rudy, le riche patron qui a réussi à imposer en Belgique et partout en Europe sa chaîne de restaurants « Délibel », spécialisés dans les produits censés venir du terroir et cuisinés à l'ancienne. Rudy est content de lui, fier de sa réussite et certain que sa jolie nièce ouvrira tout grands ses yeux d'émeraude lorsqu'elle découvrira son cadeau. Malgré l'arrivée de l'automne, il fait encore doux et le soleil nimbe les dernières fleurs du parc d'une fine peau dorée. Catherine est tout sourire lorsqu'elle franchit la grille. Elle est vêtue d'un short jean très court et d'un simple t-shirt blanc.

— Joyeux anniversaire, ma princesse ! lui lance Rudy, les bras ouverts.

Catherine lui pond deux bisous sur les joues, puis l'interroge silencieusement de ses beaux yeux verts. Avec ses petites taches de son qui parsèment son nez, comme des dernières graines d'été, elle est tout simplement ravissante.

Dans le salon de l'oncle Rudy, il n'y a que deux couleurs : le noir et le blanc. Deux énormes canapés en cuir écru encadrent une table basse constituée d'une épaisse plaque de verre sombre. Deux petits boîtiers trônent en son centre. Le cadeau ?

— Tu dois savoir que tous les disques 33 tours et 45 tours que tu collectionnes à la maison, c'est du passé, commence l'oncle Rudy. La musique se lit aujourd'hui au laser. Et les disques en vinyle sont remplacés par ce qu'on appelle « les compacts discs », les CD si tu préfères. C'est le son parfait : plus de craquements, plus de bruits parasites, ...

L'oncle s'empare des deux boîtiers sur lesquels Catherine reconnaît les photos de Daniel Balavoine et Jean-Jacques Goldman, ses deux chanteurs préférés. Lorsque Rudy

en extrait deux petites galettes argentées, la fillette semble un peu déçue.

— Je ne pense pas que ma platine est adaptée à ce genre de disques, tu sais.

— Sûrement pas ! abonde Rudy. D'où, ton cadeau d'anniversaire.

L'homme se lève et tire une lourde tenture ivoire. Catherine découvre une nouvelle chaîne Hi-fi avec deux baffles « Bose », ampli, platine, lecteur de cassettes et surtout, la nouveauté, dont le design la ravit : le lecteur de CD. Sûr que dans sa classe, elle sera la première à détenir ce nouveau bijou. L'oncle Rudy branche l'ensemble, d'où sort comme par enchantement un petit tiroir dans lequel il dépose le disque argenté de Balavoine. Les premières notes emplissent la pièce.

— Alors, là, Tonton, ...je ne sais plus quoi dire ! s'exclame Catherine un peu gênée de ne pas pouvoir dissimuler son émotion.

Content de son effet, l'oncle Rudy rit pour lui-même.

— Dis-moi merci, tout de même ! Et puis, viens me faire un câlin !

La fillette vient se lover contre son oncle et entoure de ses petits bras le cou de l'homme, qui devient moite.

— Je suis heureux que ton cadeau te plaise, ma princesse, dit l'homme, dont les mains se promènent le long du dos nu de sa nièce, sous son bras droit, puis, sur le minuscule renflement de sa poitrine.

— Dis donc, ma chérie, il me semble que ça commence à pousser, fait l'oncle d'une voix bizarre. Tu auras bientôt droit à ton premier soutien-gorge, pas vrai ?